Document generated on 10/11/2024 10:28 p.m.

Jeu
Revue de théâtre

Visibilité 1992 : le 8e Festival de théâtre amateur de Montréal
Notes d'un juré

Michel Vaïs

Number 65, 1992

URI: https://id.erudit.org/iderudit/29672ac

See table of contents

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)
1923-2578 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Vaïs, M. (1992). Visibilité 1992 : le 8e Festival de théâtre amateur de Montréal : notes d'un juré. *Jeu*, (65), 136–141.

Tous droits réservés © Cahiers de théâtre Jeu inc., 1992

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Visibilité 1992 : le 8e Festival de théâtre amateur de Montréal

Notes d'un juré

Michel Vaïs

C'est à la maison de la culture du Plateau Mont-Royal, du 3 au 7 juin 1992, qu'a eu lieu cette année le festival du Regroupement des artisans et artisanes du théâtre amateur de Montréal (RAATAM). Organisé en collaboration avec le Service des loisirs et du développement communautaire de la Ville de Montréal et le ministère du Loisir, de la Chasse et de la Pêche du Québec, l'événement offrait gratuitement au grand public la possibilité de voir onze pièces différentes en cinq jours (chacune n'étant donnée qu'une fois). Une douzième production, prévue à l'origine, a dû être annulée *in extremis* pour des raisons techniques. La sélection avait été effectuée par les organisateurs à partir d'une vingtaine de spectacles.

Regroupement de plus de quatre cents membres individuels répartis dans la grande région de Montréal, le RAATAM fêtait cette année son dixième anniversaire. Les compagnies affiliées rassemblent aussi bien des adolescents œuvrant dans une école secondaire que des personnes du troisième âge, et autant des groupes tout juste formés à l'occasion d'un spectacle que d'autres ayant accumulé de nombreuses années d'expérience. Enfin, dans certains cas, la mise en scène ou l'encadrement sont assurés par une personne issue du milieu professionnel; ailleurs, c'est un amateur ou un enseignant qui assume cette tâche.

C'est à titre de membre du jury (avec Danièle Le Blanc et Gilles Labrosse) que j'ai pu suivre ce festival, entouré d'un public nombreux dont l'enthousiasme croissait selon le nombre de comédiens comptant des parents ou des amis dans la salle. L'événement s'est clôturé par la remise de trois prix, les Réflecteurs d'or, d'argent et de bronze, accompagnés de bourses de 700 $, 500 $ et 300 $. En outre, l'équipe gagnante du premier prix était invitée à se produire au Festival de l'Association québécoise du théâtre amateur (A.Q.T.A.), qui se tient chaque année à Victoriaville. Chaque troupe disposait d'un temps limité — et chronométré! — aussi bien pour s'installer que pour démonter ses décors après la représentation. En cas de dépassement du temps alloué (quinze minutes pour décamper!), il était entendu qu'une équipe pouvait perdre des points. Cependant, le jury n'a pas eu à tenir compte de cela, chaque troupe étant manifestement très aguerrie sur ce plan.

À la demande de mes deux collègues, c'est moi qui ai exposé les choix du jury, une heure après le dernier spectacle. Je l'ai fait en donnant des explications sur ce que nous avions retenu de chaque représentation, et en insistant évidemment sur les points forts, mais sans occulter à tout prix les bémols. Il nous avait semblé en effet souhaitable de communiquer franchement nos critiques, positives ou négatives, et en public, aux intéressés. Cet exercice ayant été bien apprécié tant par les

participants que par les organisateurs, j'ai cru bon de le prolonger par cet article, où je présente les spectacles dans un ordre d'intérêt croissant.

Les recalés : deux tendances

Les moments les plus pénibles de ce festival — mais soyons juste : il n'y en eut pas beaucoup plus qu'à la dernière Quinzaine internationale du théâtre de Québec — furent de deux sortes. D'une part, des créations collectives, où l'on se faisait plaisir à dire ce qu'on avait sur le cœur, mais avec des moyens limités, même quand, hélas!, un enseignant se faisait scripteur. D'autre part, les plongeons, parfois douloureux, dans les «classiques». Première tendance : *l'Éternel recommencement* de la Pépinière de Tétreauville, une fable vaguement écologique sur la naissance et la réincarnation, et *3,2,1... Action* du collège Charles-Lemoyne. Ces deux spectacles joués par des jeunes de 14 à 15 ans manquaient sérieusement de fil conducteur. Des personnages inexistants, faiblement interprétés, y étaient livrés à de cruels coq-à-l'âne. Leurs aînés du collège André-Grasset (18 ans), formant la troupe du Grand Show, ont présenté *Strip au cœur*, allusion au *strip-poker* en forme de comédie musicale. Là, des sketches assez simplistes furent joués de façon réaliste dans une mise en scène un brin prétentieuse et racoleuse.

Deuxième avenue, plus fréquentée, celle des relectures. Curieusement, on a pu voir deux pièces de Goldoni. Plus exactement, une pièce peu connue, *le Nouvel Appartement*, par le Groupe Électrogène du collège Jean-Eudes et une adaptation d'*Il Campiello* et de *la Locandiera* ayant pour titre *l'Amour... sauce italienne* par le Théâtre des Deux Rives de Belœil. Dans le premier cas, le texte, visiblement au-dessus des moyens du groupe, était dit de façon trop précipitée, avec des accents laborieux. La mise en scène contenait des erreurs évidentes, ne fût-ce que dans le réglage des entrées et des sorties, et elle poussait les comédiens vers des excès ridicules. Bref, l'ensemble manquait de simplicité, et si les costumes témoignaient d'un bel effort d'historicisation, une des comédiennes tenait constamment sa robe à cerceau avec la main sur le pubis, d'une façon qui ne pouvait que faire sourire. Mais

Le Nouvel Appartement de Goldoni présenté par le Groupe Électrogène du collège Jean-Eudes. Le jury a souligné «un bel effort d'historicisation» pour les costumes. Photo : Michel Fournier.

pour *l'Amour... sauce italienne*, c'était pire : invraisemblances dans la mise en scène, interprétation grossière et figée, registre limité des comédiens, gestes répétitifs, diction difficultueuse, accents bigarrés allant de l'italien de cuisine à l'acadien sans raison aucune, voix de fausset, jeu forcé, tendu. Heureusement que ces gens, qui sont apparemment âgés en moyenne de trente à quarante ans, jouent pour leur plaisir.

Les «perfectibles»

Suit un groupe de trois spectacles auxquels il n'aurait fallu que peu de chose pour arriver parmi les premiers. L'Oasis Théâtrale de Laprairie a présenté *Zoo Story* d'Edward Albee. Les deux jeunes comédiens, apparemment trop sûrs d'eux, ont livré un jeu intimiste, à la rigueur approprié pour la télévision mais qui ne franchissait pas la rampe. En plus de ce problème de projection, il aurait fallu, dès le départ, que l'on sente les motivations profondes du personnage de Jerry, afin d'être touché par son suicide final. Cependant, les deux interprètes jouaient assez juste malgré leur inexpérience, et le public, qui était loin d'être entièrement composé de parents et amis, les a chaleureusement acclamés.

Ensuite viennent ce que je considère comme les bonnes ou très bonnes productions, qui m'ont permis de passer quelques excellents moments, pour des raisons diverses. Ce fut d'abord grâce au *Cid maghané* de Réjean Ducharme, présenté par les Cormorans, une troupe de onze comédiens de la rue de Cadillac à Montréal. La mise en scène était signée Luc St-Denis. Je n'avais encore jamais vu jouer ce texte succulent, qui a été rendu avec bonne humeur et fantaisie, sans prétention : exactement dans l'esprit de Ducharme. On avait choisi une distribution idoine. Pour faire Rodrigue, Réal Beaudoin, un acteur filiforme et boutonneux, comme une asperge montée en graine; en Don Sanche, Réjean Bélanger zozotait avec un naturel aristocrate; le roi Don Fernand, interprété par un acteur noir qui ne cherchait pas à «corriger» son accent antillais (Ronald Dominique), semblait tout droit sorti de l'imagination d'Aimé Césaire; quant à cette pauvre Chimène, qui est en scène plus souvent qu'à son tour, elle était jouée par une comédienne énergique, d'une obésité ostentatoire et sans complexe, Chantal Deslauriers. Dommage que la diction ait été laborieuse et l'interprétation fort limitée, surtout dans le cas des deux pères.

Le Théâtre Saint-Bruno a présenté *la Demande en mariage* de Tchekhov, précédée d'*À propos de la demande en mariage*, un court lever de rideau de Pierre-Yves Lemieux présentant les comédiens en répétition sous la direction d'un metteur en scène autoritaire au ton professoral. La mise en scène était signée Éric Lafond, qui interprétait le rôle du père aux côtés d'Hélène Bergeron et de Mario-Charles Paris. Là aussi, j'ai constaté beaucoup d'invention dans le jeu et la mise en scène. Hormis Éric Lafond, qui manquait d'autorité et de maturité dans le rôle du père (ah, s'il avait été dirigé aussi bien qu'il a dirigé les deux autres!), les comédiens étaient d'un excellent calibre. Ils ont fait beaucoup avec peu de moyens : un bouquet de fleurs passant habilement de main en main, une table, deux chaises ainsi qu'un projecteur qui, à travers une cloison, suffisait à évoquer toute la solitude des personnages perdus dans l'immense campagne russe. Malheureusement, le spectacle n'a duré que trente-huit minutes en tout : on en aurait bien pris davantage. Le jury a tout de même accordé une mention au Théâtre Saint-Bruno.

Les spectacles gagnants

Le Réflecteur de bronze a été accordé à l'Atelier-Théâtre de la polyvalente de Beauharnois, dont vingt comédiens âgés d'environ seize ans ont joué *la Complainte des hivers rouges* de Roland Lepage, sous la direction de leur professeur André Lazure. Mon attention est restée soutenue tout au long de ce spectacle, surtout à cause du jeu d'ensemble précis : les entrées et les sorties, les déplacements, les changements de scène se faisaient sans bavures. Plusieurs voix agréables à entendre donnaient une force de conviction au chant choral, même si le texte était proféré sur un ton quelque peu geignard

et lancinant, avec, comme l'a fait remarquer ma collègue du jury Danièle Le Blanc, l'accent tonique systématiquement placé sur la troisième syllabe. Par ailleurs, certains comédiens se détachaient par un jeu à la fois juste et intense, comme celui qui jouait le rôle du traître. À l'inverse, l'interprète du rôle de l'évêque est vite tombé dans le piège du cabotinage. Si la gestuelle des comédiens paraissait plutôt mécanique et primaire, si les éclairages souffraient d'un manque d'ajustement, ce qui primait dans la production, c'était l'enthousiasme qui se dégageait de l'équipe et certains choix de mise en scène qui ont permis un contact constant avec le public, ce qui générait beaucoup d'émotion. On sentait bien que ces jeunes de Beauharnois, en traitant d'événements survenus dans leur région (donc, en partie, vécus par leurs propres ancêtres) en 1837-1839, allaient chercher leur voix au fond de leur cœur.

C'est au Café-Théâtre RJR MacDonald que le jury a attribué le Réflecteur d'argent, pour *Charbonneau et le Chef* de John Thomas McDonough, mis en scène par Pierre Vaillant et joué par dix-neuf hommes et une femme (la narratrice). Là comme dans *la Complainte des hivers rouges*, le choix du texte permettait aux comédiens de s'approprier une tranche de leur vécu social. Le public a été tenu en haleine et s'est associé spontanément à cette tentative de faire revivre un épisode marquant de notre passé collectif. Un décor très sobre, formé de quelques estrades blanches, était d'une grande efficacité pour évoquer tous les lieux de l'action. Les jeux d'ensemble révélaient un fort travail d'équipe et une grande cohésion. Il s'agit là, n'en doutons pas, de ce que les troupes d'amateurs ont souvent de mieux à offrir. L'interprétation s'est avérée généralement très juste, parfois exceptionnelle. Ce fut le cas en particulier de Michel Fortin dans le rôle de Charbonneau, même si, vers la fin de la pièce, son jeu a frisé de près le mélodrame.

Enfin, soulignons que cette troupe, qui loge au Centre culturel et sportif de l'Est (Marché Maisonneuve), a presque quatorze ans, qu'elle offre une saison de cinq productions par année à un public d'environ trois mille personnes, dont mille abonnés. La troupe compte plus de cinquante

Le Réflecteur de bronze pour *la Complainte des hivers rouges* de Roland Lepage. Les élèves de l'Atelier-Théâtre de la polyvalente de Beauharnois, «en traitant d'événements survenus dans leur région (donc, en partie, vécus par leurs propres ancêtres) en 1837-1839, allaient chercher leur voix au fond de leur cœur. Photo : Pierre Laviolette.

comédiens, plusieurs metteurs en scène et des scénographes. Elle représente sans doute un exemple achevé de ce que le théâtre amateur peut réaliser de plus sérieux et de plus intéressant.

Et c'est la troupe la Dernière Minute qui a obtenu le Réflecteur d'or avec *Le Roi se meurt* d'Eugène Ionesco, mis en scène par Ginette Rochon. D'abord, pour le risque inhérent au choix de ce texte difficile et hybride, à cheval entre le grotesque et le tragique dérisoire. En effet, si avec les deux précédents textes on se trouvait en terrain connu, voire parfois proche du téléroman, celui-ci imposait aux interprètes une dangereuse voltige au-dessus du vide! (Il faut cependant regretter les coupures un peu trop intempestives qu'on a infligées à la prose d'Ionesco, lesquelles ont eu pour effet d'atténuer la dimension tragique de l'œuvre.)

Ce risque était doublé du défi qui consistait à faire une vraie lecture interprétative du texte, c'est-à-dire à prolonger l'univers d'Ionesco plutôt que de se contenter de l'illustrer. Ainsi, un montage sonore inventif, moderne, contribuait à l'actualisation de la pièce. Notons encore des costumes colorés et d'une pompe dérisoire, comme le suggère le texte, un éclairage précis dans l'espace comme dans le temps, une mise en scène rythmée, originale et imaginative, qui s'est attachée à l'élaboration de personnages complexes autant sur les plans corporel et gestuel que vocal. L'interprétation était solide même si le jeu des comédiens, qui imitait celui de personnages de dessins animés, perdait parfois en émotion ce qu'il gagnait en précision. Sylvain Collette s'est lancé dans le rôle casse-cou du Roi Bérenger avec naturel et générosité; à ses côtés, France Pilotte proposait une Reine Marguerite un peu mécanique mais d'une présence indéniable et d'une grande autorité, et Danielle Lavoie, en Reine Marie, offrait un personnage d'une candeur juvénile aux tonalités malheureusement monocordes. Quant aux personnages formant la cour, c'est Juliette qui ressortait, grâce à la composition étonnante de Chantal Bouchard. Cette comédienne est douée d'une telle force de conviction qu'elle donnait à voir tout l'attachement du peuple pour son souverain agonisant. Juliette

La troupe la Dernière Minute, qui a présenté *Le Roi se meurt*, a mérité le Réflecteur d'or pour avoir relevé le défi de monter le texte d'Ionesco, «difficile et hybride, à cheval entre le grotesque et le tragique dérisoire». Photo : Nathalie Séguin.

était à la fois la bonne, la nounou, la mère du roi, sa fille, bref, ce qu'aucune des deux reines n'arrivait à être. C'était, dans un petit rôle, une grande interprétation.

Sortir des sentiers battus

À n'en pas douter, plusieurs participants ont démontré un savoir-faire et une créativité louables, qui nous ont valu plusieurs heureuses surprises. Les mises en scène témoignaient aussi d'un bel esprit d'invention. Le jury a été impressionné par la volonté manifeste de ne pas se laisser rebuter par des moyens limités pour faire quand même du bon théâtre. Par ailleurs, l'intérêt marqué du public, qui n'en était pas toujours exclusivement un de complaisance, témoignait aussi de la vitalité de ce secteur de la pratique théâtrale. Aussi peut-on regretter la prédilection des troupes pour un répertoire connu, qui les amène à fréquenter des sentiers battus plutôt qu'à innover en découvrant de nouveaux auteurs ou, du moins, des pièces ignorées d'auteurs déjà connus ici. Après tout, c'est aux amateurs des années soixante que l'on doit la découverte de plusieurs auteurs comme Ionesco, Beckett, Genet, Arrabal, Obaldia, Vian ou Weingarten. Les amateurs de 1992 ont assurément tous les moyens, humains autant que techniques, de s'aventurer dans des voies aussi novatrices. Il faut cependant rappeler ici que la création collective n'est pas la seule possibilité de sortir des sentiers battus du répertoire traditionnel. Entre se faire plaisir en flattant son ego et produire une pâle copie d'une pièce déjà jouée chez les professionnels, il y a tout un champ à peu près vierge à explorer. C'est le champ du risque, le champ du jeu, du théâtre. ●